

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 14

Artikel: De l'Université à l'École primaire

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

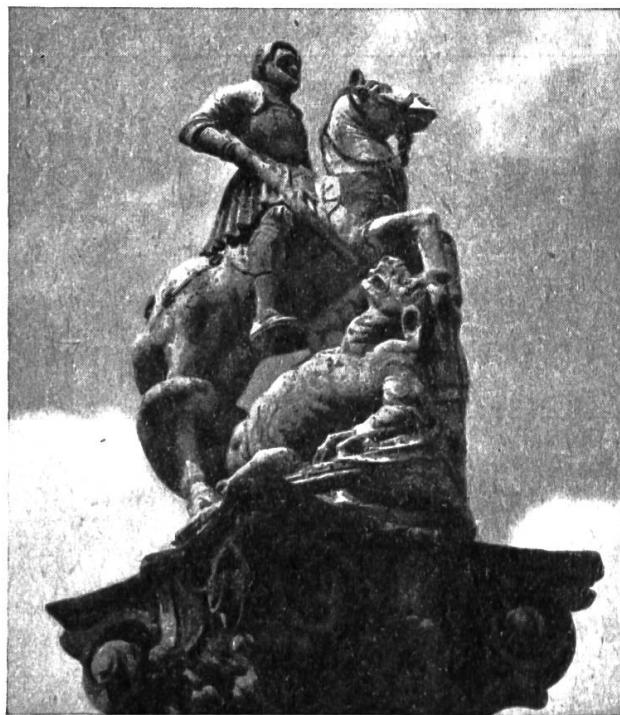
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



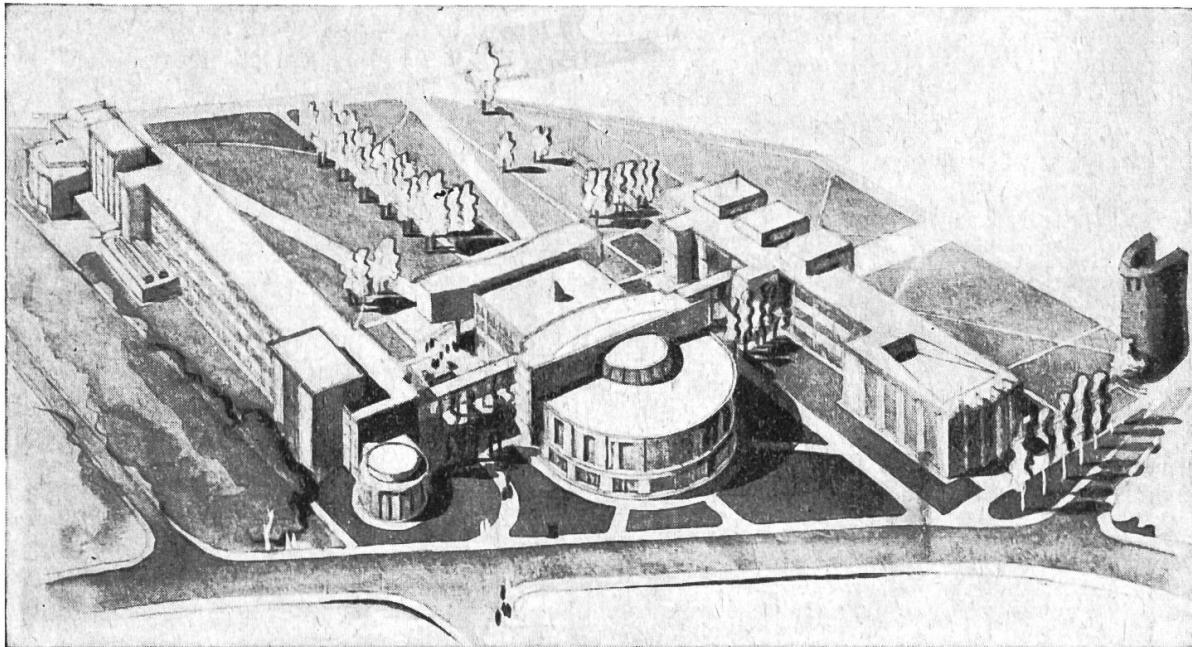
FONTAINE SAINT-GEORGES, A FRIBOURG

De l'Université à l'Ecole primaire

Il faut, au sommet, des docteurs, si l'on veut, à la base, de bons instituteurs et des syllabaires qui s'ouvrent avec joie. Il faut, au sommet, des penseurs et des maîtres de la vérité si l'on veut que la vie et l'action s'inscrivent sous le signe de la Vérité. Or la préparation des docteurs commence à l'école primaire. La plus humble école du plus petit village est le seuil de l'Université. Celle-ci n'existe que par celle-là. Ceci n'est pas de la politique ; c'est une vérité pédagogique. Ainsi la pensée qui rayonne au sommet éclaire l'action loyale et féconde qui construit les bases. « La vie belle et utile est celle où l'action et la pensée se contrôlent incessamment l'une par l'autre. » (Edouard Herriot.)

C'est ce qu'a compris et réalisé M. Piller, véritable humaniste ayant le souci des valeurs spirituelles. Il a voulu que la base soit solide afin qu'au sommet la pensée s'épanouisse ; il a voulu que cette pensée soit au service des humbles et, du sommet, s'incline vers le peuple. Car on sert mieux le peuple en travaillant à son élévation qu'en trinquant avec lui au service de ses passions.

Un pamphlet qui manquait, précisément, d'humanisme, témoignait une absence totale de ce qu'on appelle bellement « les humanités », étranger à cet ensemble de qualités qui constituent « l'honnête



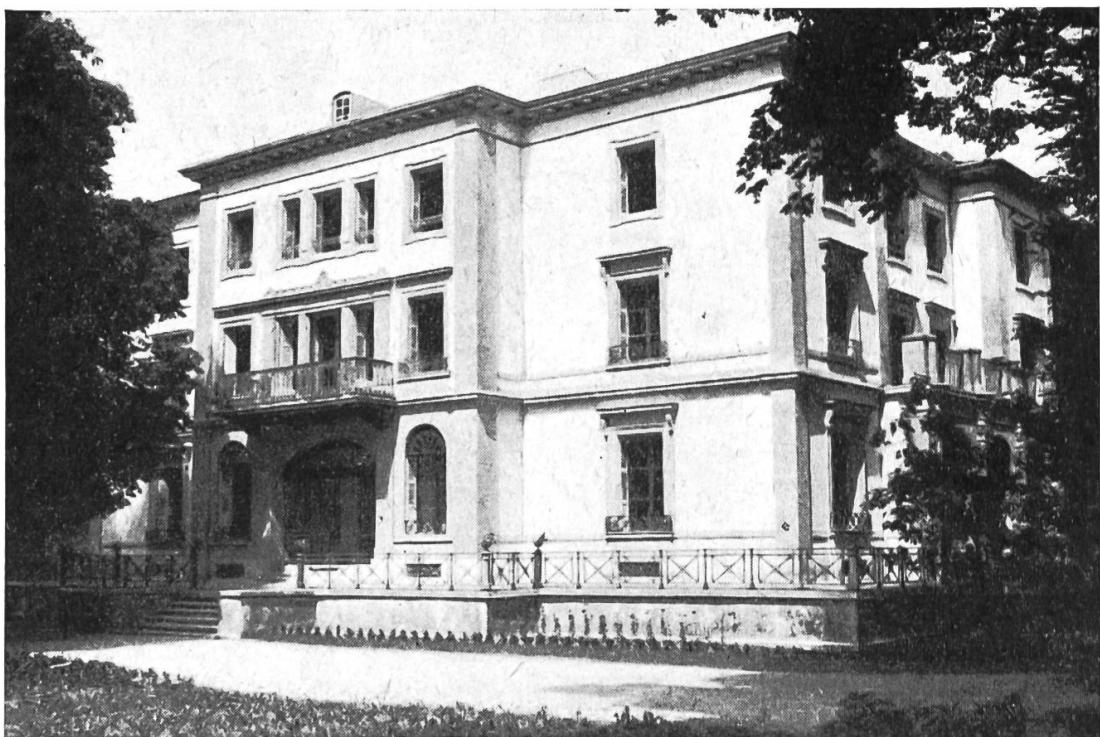
UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

homme », a prétendu le contraire et jeté — au nom de l'Ecole — un cri d'alarme. Nous voulons montrer simplement que cette partisane inquiétude, cette hypocrite sollicitude sont sans objet, trahissent la vérité, ignorent les faits. Puisqu'on affirme que le Directeur de l'Instruction publique a trompé la confiance du corps enseignant et tout sacrifié à l'Université, nous voulons montrer comment il a, au contraire, ordonné un magnifique ensemble scolaire du syllabaire au doctorat. Si quelqu'un est « indigne de confiance » en matière d'école et d'humanisme, ce n'est certes pas lui.

1933-1946. Tournons les ans comme les pages d'un livre et voyons les réalisations se succéder à tous les degrés de l'enseignement. Voici l'Université agrandie, logée dans un cadre digne d'elle. Avec, pour l'Etat, un minimum de dépenses. Inutile d'insister. On nous l'envie. On admire, au dehors — en Suisse et à l'étranger — et la réalisation, et l'heure opportune, et les conditions avantageuses. Fribourg continue, par elle, de rayonner au delà de ses remparts et de ses collines. « Petite ville, grand renom ». Le mot est d'un maître de l'Université de France. La mort récente du savant Obermaier a confirmé le jugement.

Voici le Collège qui se développe et les bâtiments du lycée remis en état.

Le Technicum est agrandi, des locaux construits, des machines nouvelles installées. Non pas au bénéfice de docteurs et de spéculatifs, mais d'apprentis, d'ouvriers, de techniciens, de mécaniciens, de chefs de chantier, d'ébénistes, d'électriciens.



ÉCOLE NORMALE

Voici l'Ecole normale installée à Fribourg. A-t-on assez gémi de sa solitude d'Hauterive et de son médiocre confort ? Assez répondu implacablement que le transfert à Fribourg était « trop compliqué ». Elle y est ; avec tous les avantages d'une installation parfaite, moderne, qui étonne les visiteurs des cantons voisins, emplit de regret les anciens normaliens. Elle est dans le plus beau cadre qui soit et qui fut pour l'Etat, financièrement, une véritable occasion. Encore fallait-il la saisir. Et donc s'en occuper. Il nous semble que voilà déjà un premier souci de l'Ecole primaire : la formation des régents dans une maison confortable, une atmosphère familiale, en contact avec le Conservatoire et l'Université.

Voici le prodigieux développement du Conservatoire, son organisation nouvelle qui amène à Fribourg les meilleurs musiciens de Suisse, des professionnels réputés qui sont les maîtres de nos jeunes musiciens.

Voici venir le tour des Ecoles secondaires de district. Ce sont elles qui sont le mieux adaptées à nos populations, qui répondent le mieux au développement de nos jeunes garçons, aux exigences de l'artisanat et des professions manuelles, qui rendent les meilleurs services à notre peuple. Celle d'Estavayer eut son pensionnat, son cadre élargi ; celle de Romont améliora sa nouvelle installation, eut sa section agricole ; celle de Bulle doubla son effectif et son corps professoral, adapta ses programmes ; il y en avait une dans la Singine



ÉCOLE SECONDAIRE PROFESSIONNELLE DES GARÇONS

qui vivait péniblement ; en voici deux dans un magnifique essor : Tavel et Guin ; Planfayon en ouvrira une troisième. Celle de Châtel fut soutenue et encouragée. Or, l'Ecole secondaire de district est un premier prolongement de l'Ecole primaire.

L'Ecole secondaire professionnelle de Fribourg inaugurerait, voici cinq ans, ses nouveaux bâtiments. Elle est au service des fils d'ouvrier et d'artisan.

Nous sommes réellement au seuil de l'Ecole primaire qui fut, affirment ceux qui n'en savent rien, négligée. Entrons-y.

Combien de villages ont un bâtiment neuf ou rénové ! L'Université n'a pas empêché ces réalisations. Combien de communes furent aidées, encouragées, conseillées dans la construction ! Quelquefois mises énergiquement au pied du mur lorsqu'elles s'y refusaient. A côté des plans établis, comme à Romont, voici les plans exécutés et la maison sous toit à Murist, Sâles, Siviriez, Vesin, Montbrelloz, Seiry, Guin, St-Aubin, Gumevens, etc. Et non pas « malgré » l'Instruction publique, mais en collaboration avec elle.

Les bâtiments scolaires, les appartements pour les maîtres, ne sont pas tout. Il y a les hommes, les programmes, les manuels, l'esprit de l'Ecole. Les hommes d'abord.

Nous avions un pédagogue qu'on citait à Genève, à Neuchâtel, qui faisait autorité en Belgique, qu'on réclamait en Espagne, qu'on appelait en France. Qu'on critiquait chez nous au point de le décourager malgré sa rude énergie de « petit paysan de Granges-la-Battiaz ». Qui donc a permis à Mgr Dévaud de donner enfin sa mesure, de rénover nos programmes primaires, de bloquer de pontifiantes routines, de

rajeunir notre enseignement primaire, de le mettre davantage au service de la vie ? Qui a ouvert au pédagogue de chez nous, fils de notre terre et de nos traditions, les portes de l'Ecole primaire qui lui étaient systématiquement fermées ? Qui eut le courage d'enfoncer cette barricade ? Et c'est pourquoi, en 1941, Mgr Dévaud, mortellement malade, sortit de son lit malgré le médecin pour déposer dans l'urne le bulletin qui disait sa confiance.

Avec la collaboration de Mgr Dévaud, l'enseignement primaire est au premier plan des préoccupations du Directeur de l'Instruction publique. On aère l'Ecole, on humanise les mortels examens, on met les maîtres et leurs efforts en vedette, on ouvre sur leurs mérites les yeux trop souvent fermés des commissions scolaires. On établit un contact plus intime entre l'Ecole et les parents, les enfants et les parents par l'Ecole et les fêtes et les jeux scolaires. Ce fut le développement poussé des Ecoles ménagères, de leur programme et de leur rôle. Ecoles ménagères nouvelles ouvertes au Châtelard, à Ecuvillens, à Murist — un modèle que les Vaudois voisins ont demandé de fréquenter —, à Siviriez, Praz-Vully, Porsel, Planfayon.



UNE ÉCOLE DE CAMPAGNE CONSTRUISTE PENDANT LA GUERRE
(SALES, GRUYÈRE)

D'autres sont installées dans des bâtiments nouvellement construits avec un équipement moderne : à Chevrilles, à Sâles, à Surpierre ; dans combien d'autres villages, on modernise le matériel d'enseignement, on restaure les locaux.

Dès 1933, ce fut l'introduction du contrat d'apprentissage ménager. Jusqu'ici, 938 jeunes filles en ont bénéficié. Dès 1938, ce sont

les cours ménagers de l'après-midi et du soir. Jusqu'ici, 26 000 maîtresses de maison les ont fréquentés. Voici les cours ménagers spéciaux de Seedorf et de Lully destinés aux fillettes peu douées intellectuellement et à celles qui ont besoin d'être rééduquées. Sommes-nous à l'Université ou parmi les plus humbles de notre peuple ? Et voici, à Montagny-la-Ville, dans des locaux spécialement aménagés, les cours de formation au service de maison. Jusqu'ici, 145 jeunes filles les ont suivis. Et voici — en 1938 et 1942 — deux cours de vacances s'adressant aux maîtresses de l'enseignement ménager.

L'activité du Directeur de l'Instruction publique, dans ce domaine, déborde les frontières du pays. C'est lui qui dirige le Congrès ménager de Copenhague en 1939 ; il préside celui de Fribourg, en 1946, qui eut un retentissement mondial.

C'est la volonté du Directeur de l'Instruction publique qui obligea Mgr Dévaud à passer des locaux universitaires aux chambres de nos fermes, à se pencher sur nos familles. C'est elle qui valut à nos jeunes filles de la campagne cette exquise et humaine publication, chef-d'œuvre de finesse psychologique, de robuste bon sens et de philosophie chrétienne : *Préparation de la jeune fille à son rôle de femme*.

C'est la même volonté et la même sollicitude qui contraignit le « petit paysan de Granges-la-Battiaz » à donner à nos tout-petits ce passionnant livre de lectures qui les enchante. Et Mgr Dévaud mourut encore penché sur l'avant-dernière page. — Il y a une forme de grandeur et de dévouement silencieux qui échappera toujours à ceux qui mettent la noblesse aux seuls cris du forum et aux éloges intéressés des chroniqueurs de journaux.

Avec Mgr Dévaud encore, ce fut l'organisation des cours de vacances pour instituteurs. Il les désirait, les régents les souhaitaient, ils étaient prévus par la loi et ordonnés par elle. Mais la loi n'avait pas encore été appliquée et on ne se souciait guère des désirs de contact du corps enseignant primaire. Et voici trois cours, dont le dernier de trois semaines — autant pour les institutrices et deux semaines encore pour les maîtres allemands — qui permirent de discuter en toute liberté, jusqu'à prendre à parti MM. les inspecteurs, des programmes, des méthodes, des buts et des moyens. Dans le cadre élastique du programme, chaque maître de chez nous peut développer comme il l'entend sa personnalité et son initiative. Dans quel canton un instituteur a-t-il, comme chez nous, une aussi pleine liberté d'action; où donc, ailleurs, serait-il aussi « maître dans sa classe » que chez nous ? Nos régents le savent bien, comme ils se souviennent du Directeur de l'Instruction publique qui fut, huit semaines durant — en pleines vacances — toujours présent, ouvert à toutes les suggestions, favorable à toutes les initiatives, accueillant à toutes les remarques.

Et voici, au service direct des régents, la réunion des délégués de l'Etat dans les commissions scolaires. Où il fut dit à ces messieurs que leur devoir était de s'occuper de l'Ecole, de continuer à s'y intéresser et d'y intéresser le village, de procéder aux améliorations des locaux, de développer les bibliothèques scolaires, d'encourager et de soutenir les maîtres, de les seconder, de les défendre, de créer autour d'eux un courant de sympathie. Et à MM. les curés de payer les organistes. Ceci à l'heure où les augmentations que M. Piller désirait aux traitements des instituteurs furent réduites (*Faisceau*, 1^{er} février 1946, p. 11) et repoussées celles qu'il souhaitait aux universitaires.

« Il n'a rien fait pour l'Ecole primaire et le peuple ». Telle est la conclusion de certains « défenseurs de l'Ecole ». Les faits sont là, l'œuvre est là ; ils répondent.



Il ne s'y trompait pas Mgr Marius Besson qui entoura toujours M. Piller de sa chaude et profonde sympathie, de son ardente confiance, de son cœur généreux qui aimait les humbles, le peuple et les enfants. Ni Mgr Dévaud qui, derrière sa gravité, avait gardé une authentique fraîcheur d'âme qui attirait les petits. C'était deux docteurs, c'était deux fils de « petites gens ». Tous deux avaient compris M. Piller et ses préoccupations qui unissaient, dans un noble souci du développement intellectuel de notre peuple, le syllabaire au doctorat. Ce que M. Jourdain ne comprendra jamais.

* * *

L'eau coule sous les ponts. L'histoire emporte le temps et les hommes. Les tam-tam d'une cuisine électorale sans grandeur n'y changeront rien. Les œuvres restent. L'histoire impartiale jugera. Et peut-être, voyant l'œuvre et le merci qu'on apporte à l'homme, elle se souviendra du lion de La Fontaine : « C'est mourir deux fois que souffrir ces atteintes ». Mais c'est grandir deux fois que servir son pays, à l'Instruction publique, dans l'ingratitude et l'incompréhension d'un grand nombre.